LA MODE,

GAZETTE DES SALONS.

UNE BONNE FORTUNE.

(SUITE ET FIN.)

M. de Sergi s'arrêta ; une profonde méditation semblait l'absorber, il luttait avec lui-même.

— Martial, dit Octave de Monteil, je ne veux pas forcer ta confiance.. tu as peut-être de graves raisons...

— Oui, de graves, de terribles raisons... N'importe, j'en aurai le courage... je poursuivrai... » et il prit la main de son ami qu'il serra à le faire crier.

Pour la première fois de ma vie, poursuivit-il, j'étais amoureux, mais amoureux fou ; et cet état était tellement étranger à ma nature de mauvais sujet, que j'en étais réellement malade. Je ne sais, ajouta-t-il avec une fatuité tout-à-fait naturelle, si mon souvenir a causé quelques insomnies, mais je jure bien que jamais pensers de femme ne m'ont empêché de dormir... je devais donc avoir la fièvre, car je ne dormis pas...

— Pauvre Martial !

— Je ne dormis pas, et, levé avec le jour, note que c'était au mois de février, avec le jour... je fis une jolie toilette du matin, et je me fis conduire rue Chantereine.

— Mme de Beaucour, dis-je à la portière ?

— Mademoiselle, veut dire monsieur ?

— Soit... et à part moi : Que veut dire ceci ?

— Au troisième, au-dessus de l'entresol.

« Oh ! oh ! » pensai-je.

— Si monsieur voulait se charger de monter cette lettre qui vient d'arriver.

Le papier glacé, une forme et une écriture très-convenables, des armes sur le large cachet en cire rouge, j'avais vu tout cela en traversant rapidement la cour.

— Monsieur ! monsieur ! criait la portière qui me rattrapa à la première marche de l'escalier ; si c'était un effet de la bonté de monsieur de se charger de ce petit pot... c'est la crême de mademoiselle... Je suis seule à la loge...

— Mais vous perdez la tête...

— J'y vais, j'y vais ! répondit la vieille folle à quelqu'un qui entrait dans sa loge.

— Bien des pardons, monsieur, mademoiselle attend sa crême... » et me présentant le pot : « Ce n'est pas lourd, avec ça qu'il n'est pas plein. J'y vais... un moment, donc ! »

Et moi, je me trouvai, je ne sais comment, le pot de crême à la main.

« Au troisième, au-dessus de l'entresol, la porte au fond du corridor, à gauche, » criait encore la satanée femme, que j'étais déjà au premier étage.

Cela débute mal, pensai-je, assez étourdi du coup ; puis, jetant les yeux sur la lettre, « C'est singulier ! » dis-je.

Une porte s'ouvre au second ; un domestique m'avise, regarde le malencontreux pot, et part d'un éclat de rire à faire retentir la maison.

« Que l'enfer confonde cette sorcière de portière ! »

J'eus la pensée de jeter tout à la face de l'insolent. Enfin, je terminai mon ascension en pestant et jurant, et je me vengeai par un coup de sonnette furieux.

La porte s'ouvrit lentement.

— Mademoiselle de Beaucour?... Tenez, ma bonne, débarrassez-moi de ceci que votre portière...

— Sotte ! dit une petite vieille en s'emparant du maudit pot.

— Et cette lettre?... Je présentai la lettre.

— Ah !...

— Mlle de Beaucour est-elle visible ?

— Suivez-moi, monsieur. »

J'entrai dans une petite chambre à coucher bien simple, j'allais dire bien mesquinement meublée. La petite vieille me désigna un fauteuil près la cheminée, s'assit dans l'autre en face de moi.

— Que désirez-vous, monsieur ?

— Voir Mlle de Beaucour...

— C'est moi, monsieur. »

Ici, les deux amis furent pris d'un de ces rires suffocans intraduisibles...

« J'ai ta parole, criait Martial !

— Je ne la tiens plus... ah ! ah ! c'est impossible.

— Octave, je la revendiquerai plutôt à la pointe de l'épée.

— Impossible, impossible !... »

Et les deux fous ne pouvaient parvenir à se calmer.

« La fin, la fin, Martial, je t'en prie !

— La fin ! oh ! ce n'est pas là ce qui m'embarrasse.

— Vous allez déjeuner avec moi, mon cher Martial, dit-elle ; il n'est pas juste que vous ayez escaladé mes quatre étages, le pot de crême à la main, sans en prendre votre part. Seulement, vous êtes un maladroit... Retenez bien que l'exactitude dans un rendez-vous galant est chose sacrée. Je vous ai dit de ma plus douce voix : « A onze heures, ni avant, ni après ; » et vous arrivez à dix heures !

— J'étais si empressé, si heureux !

— Je le conçois... mais pour moi, cela est fort désagréable, dit-elle, en jetant ses regards malins sur son désolant négligé.

Et tous deux aussi, nous nous mîmes à faire de bons et francs rires.

— Ah ça ! dites-moi pourquoi vous avez organisé à mes dépens une mystification pareille ?

— Mon cher enfant, je vous raconterai cela en déjeunant ; donnez-moi un seul petit quart d'heure. J'entends ma femme de ménage, elle va nous apprêter notre déjeuner ; pendant ce tems, je vais m'attiffer un peu, chausser mes pieds de biche, faire la toilette de mes jolies mains, et votre Jeanne, dit-elle en pouffant de rire, sera toute à vous... Voici un livre, chauffer-vous, lisez ; à onze heures précises nous déjeunerons. Ni avant, ni après, » répéta-t-elle encore en fermant la porte sans cesser de rire.

Je lançai le livre sur un guéridon vermoulu : « Mais c'est à en devenir fou de colère, pensai-je ; c'est chez Mme de Redon que ce mauvais tour a été comploté. Comme toutes ces femmes vont se moquer de moi ! Et cette maligne chouette que je vois là tous les soirs ; sans lui avoir jamais adressé un mot... Mais aussi, qu'a-t-on à dire à une vieille, sèche, laide fille de soixante ans ? qui se soucie d'un esprit de soixante ans ? car elle a de l'esprit... je m'en aperçois... Enfin, c'est égal, il faut en rire pour n'en pas pleurer. Mais j'avais beau faire, involontairement je frappais du pied et j'enrageais.

« A présent, me dit-elle en repoussant la table qui nous séparait, à présent, je veux faciliter la digestion du mauvais déjeuner que je vous ai fait faire ; je sais bien ce qui vous poigne le plus dans cette piteuse aventure... Rassurez-vous, je suis discrète, et je suis seule dans la confidence. »

Je respirai.

« Eh bien, suis-je encore votre Jeanne ? dit-elle en me tendant la main.

Je pris cette main, et la baisai respectueusement.

— Vous avez l'esprit bien fait... pauvre garçon !... Vrai, je voudrais être votre grand'mère...

— Et je vous aimerais de tout mon cœur, dis-je en riant; au fait, vous êtes bien la plus aimable femme que je connaisse.

— Voilà un bel et bon compliment qui jette quelque lustre sur mes soixante ans, écoutez :

La révolution avait soufflé sur notre fortune, et nous restâmes avec 4,000 liv. de rente, dont la moitié était placée en viager sur la tête de la comtesse de Beaucour ma mère.

Ma pauvre mère se jeta dans la haute dévotion, et moi, jeune fille, je passai tristement mes belles années. Vous concevez qu'avec notre chétive fortune, il ne pouvait être question ni de bals, ni de plaisirs; quelques vieilles amis de ma mère, ruinées comme elle, que nous retrouvâmes çà et là, formaient notre société, et j'avais cinquante-cinq ans sonnés, mon très-cher, lorsque la mort de la comtesse de Beaucour me laissa en héritage deux mille livres de rentes et ma liberté. C'était un chétif patrimoine, l'un portant l'autre; n'importe, je n'avais pas usé mon cœur dans les salons ni dans les plaisirs, et, en dépit de ma vieille figure, mes sensations étaient jeunes et curieuses comme si je n'eusse eu que vingt ans. Ce monde, que je n'avais entrevu que par une porte entrebâillée, me semblait la plus ravissante chose; et ces bals masqués qui damnaient tout vifs, ces bals masqués, j'en affolais; car là seulement je pouvais me refaire jeune et charmante, quand partout ailleurs je suis rangée dans la catégorie des momies.

A l'aide de mon nom et d'un peu de savoir-faire, je me faufilai; et je suis soufferte dans les salons, parce que, dans le fait, je suis bonne personne et gaie. Retenez encore ceci, jeune homme : quand on a le malheur d'être vieux, il faut être gai; cela est de rigueur.

Chaque hiver donc, je me permets en tapinois le bal masqué trois à quatre fois. J'ai déniché une bonne femme de portiere tout près de l'Opéra; j'y dépose mes socques, manteau et parapluie, tout mon bagage économique enfin; il va sans dire que j'ai des billets gratis, et ma foi, je me jette tête baissée dans le beau milieu de l'enfer. Je ne crains pas les insolens... je porte avec moi une arme cachée qui me ferait raison de leurs insultes... je détacherais mon masque, dit-elle en riant à cœur joie.

— Mais c'est que, parole d'honneur! vous êtes charmante sous le masque...

— Cela m'avance beaucoup! mais ce qui est beaucoup plus positif, c'est que je m'amuse comme une bienheureuse.

Depuis l'hiver dernier, je vous réservais à mes menus plaisirs, mon cher enfant; parmi tous les élégans muguets qui viennent papillonner deux fois la semaine chez Mme de Redon, je vous ai distingué comme un des plus traîtreusement coquets, des plus audacieusement trompeurs, et j'ai jeté mon dévolu sur vous... Nous avons étudié chacun de notre côté, je gage, le doux parlage romantique... Ah! ah! ah! nous avons joué nos rôles à merveille... que vous en semble?

— Il me semble que j'aurais voulu vous connaître il y a vingt ans.

— Il est certain qu'un petit amoureux de huit ans eût été chose bien affriandable pour mes quarante ans d'alors; je vous aurais mené par la main à l'école, mon petit marmot.

— Et cela est vrai, à tout prendre, je ne regrette pas mes nuits dernières; votre grâce et votre esprit, ma délicieuse Jeanne, m'ont donné de douces émotions et m'ont acquis une tendre et durable passion.. Voulez-vous être...

— Quoi? dit-elle en riant aux éclats.

—Ma grand'mère, une bonne et indulgente grand'mère?

— De tout mon cœur, mon cher enfant.

— Je viendrai vous raconter tous mes méfaits, et déjeuner avec vous une fois par mois, le dimanche, en commémoration...

— Je le veux bien, je le veux bien!... en commémoration... pauvre garçon!... de votre bonne fortune!... »

CHARLOTTE DE SOR.

De l'Etiquette

ET DES USAGES DE LA MODE AU XIXe SIÈCLE.

On n'imaginerait pas l'avidité des classes moyennes à savoir comment vivent, comment boivent, mangent et dorment les gens comme il faut. Pénétrer dans le monde lointain de la Mode, quelle jouissance! quelle félicité! La fille de l'épicier veut savoir comment lord *** fait la cour à sa cousine; le jeune saute-ruisseau veut lier connaissance avec les dandys; la femme de l'aubergiste prête à la femme du mercier le livre ennuyeux, mais utile, dans lequel l'une et l'autre apprennent la couleur des gants à la mode et le nom du tailleur qui fait payer le plus cher le frac le plus exigu.

La Grande-Bretagne a produit depuis une année (le croiriez-vous?) onze codes différens de politesse aristocratique et de belles manières; un entre autres qui a eu onze éditions. Liverpool même, la cité des manufactures et du commerce, nous envoie son portefeuille de l'étiquette; l'un de ces auteurs intitule son code : *Philosophie des manières;* l'autre *Livre des raffinés;* un troisième le *Code de la mode;* toujours et partout, ce sont des capitaines en demi-solde, des courtiers-marrons ruinés et des maîtres de danse qui se chargent de réduire en système la mode, qui leur est inconnue, les bonnes manières dont ils n'ont pas la plus légère idée; aveugles parlant des couleurs, voyageurs acharnés à décrire un pays dont ils n'ont pas vu la frontière.

Que le *Code civil* et surtout *l'Art de briller* nous arrivent de France, cela ne peut étonner personne. Tout le monde a vu, dans les romans de M. de Balzac, ce besoin de *briller*, trait distinctif du caractère national, tourmenter jusqu'au sixième commis de l'agent de change et le lancer dans la vie fashionable, armé d'un revenu qui vous suffirait à peine pour acheter vos gants. Les journaux ont fait retentir le nom de cet excellent jeune homme, fruit précieux de la serre chaude de vanité qu'on nomme Paris; héros de comptoir qui, désespérant « d'être jamais plus grand que Napoléon, » comme il le disait lui-même, *tout calcul fait*, se tua. L'Ecosse, patrie de l'économie scientifique, a ressenti quelques mouvemens de jalousie, a essayé de vaincre sa mauvaise honte, imité l'Angleterre, sa sœur, et produit à son tour dix codes de *Civilité puérile*. Mais voici de plus étranges phénomènes.

Un autre livre de même ordre a été publié à Vienne sous le titre de *Regel von Hœflichkeit*, catalogue stérile de titres à donner aux altesses et aux comtes; almanach d'une étiquette morte; œuvre relative au cérémonial et qui rappelle la bonne plaisanterie de Kotzebue dans ses *Komœdiantinn* : « Connaissez-vous le traité de mon oncle sur les aiguillettes des pages; son in-folio sur l'art de battre les cartes; ses huit volumes en 340 chapitres sur les lois de l'étiquette, avec un admirable supplément relatif aux révérences à faire aux piqueurs de Sa Sérénité? » Mais ce livre de formalités, puériles à la fois et stériles, est encore éclipsé, en fait de niaiserie, par le *Code américain de la politesse*, publié à Philadelphie en 1836 par « un gentilhomme. » Le gentilhomme républicain! paroles effrayées de leur union monstrueuse, a de drôles d'idées sur la politesse. Il ressemble un peu à M. Fenimore Cooper, son compatriote, célèbre auteur du *Pilote*. Ce dernier se trouvait à la table de lady Holland. Il s'accuse avec remords, dans un récent ouvrage, d'avoir

LE FOLLET

Courrier des Salons

Boulevart St. Martin. 61.

Travestissement Nouveau

The Court and Lady's Magazine and Museum united. Dobbs & Co Publishers, 10 ½ Carey street Lincoln's Inn. London

refusé l'un des mets que la maîtresse de la maison lui fit offrir, comme si toute espèce d'aliment devait être accepté par le convive; comme si la table était un supplice et non un instrument de plaisir et de santé : « Entre les services, dit tristement ce romancier illustre, lady Holland me pria d'accepter un hareng frais. Je causais avec quelqu'un, je refusai. *Je n'ignore pas que l'étiquette s'y opposait, puisque l'offre était faite par la maîtresse du logis.* Elle insista. Vous ne savez pas ce que vous faites, me dit-elle; ils viennent de *Hollande.* — De Hollande ? répétai-je, et mon étonnement augmentait! — Oui, on ne peut les avoir que de l'ambassade. — Pour moi, je refusai pensant que ce n'étaient après tout que des harengs! » — O Fenimore! que de fautes contre la politesse dans ce peu de lignes! Hélas! les solécismes de politesse sont toujours et nécessairement des fautes de sens. Lady Holland était de bon ton, naturelle et simple; le républicain était collet-monté, guindé, affecté et ridicule. Où a-t-il appris qu'il soit défendu à une maîtresse de servir et de *recommander* un mets, et un mets réputé *rare,* à ses convives? Où a-t-il appris que tout homme bien élevé soit contraint de dévorer indistinctement ce qui lui est offert. Le code américain « des bonnes manières » est rempli de bévues qui prouvent l'imparfaite éducation de ce peuple nouveau, et dont quelques-unes vous arracheront un sourire.

« Un fait réel, dit l'Américain, c'est que la société des Etats-Unis est beaucoup plus *exclusive* que celle d'Angleterre, infiniment plus que celle de France. Dans ces dernières contrées, l'admission des classes inférieures parmi les rangs supérieurs a lieu sans rien confondre : là, il n'est pas indispensable d'élever, comme ici, des barrières d'airain entre les subdivisions de la société. Nous autres républicains, nous sommes bien plus rigoureux et plus stricts que les Anglais, en fait de lignes de démarcation. Pas de ville d'Amérique qui ne se subdivise, à ma connaissance, en dix ordres différens: ordres hiérarchiques, régulièrement étagés, et formant une longue chaîne de mépris, du supérieur à l'inférieur, d'envie de ce dernier au supérieur.

» Ce que nous appelons *bonne société* aux Etats-Unis varie selon les provinces. A New-York, dit M. Cooper, on estime surtout la fortune; à Philadelphie, la race; à Boston, le talent et la renommée littéraires. »

M. Cooper me permettra de lui dire que ces trois mérites concourent assurément à la création de l'être rare qu'on appelle l'homme *bien élevé;* mais que nul de ces mérites, pris à part, ne suffit. Faisons aussi remarquer à M. Cooper que, même à Boston, le talent littéraire est regardé comme de peu d'importance, excepté dans certains cercles assez peu étendus : que l'on a beau être riche à New-York, si cette qualité se joint à la grossièreté et à l'ignorance, elle ne fait pas un homme de bon ton; enfin que la faculté d'être agréable aux autres, d'augmenter la somme de bien être dont nos semblables jouissent, de rendre leur vie et la nôtre plus confortables, de se soumettre, mais sans effort, aux lois de l'étiquette générale, de bien causer, de n'être jamais importun, jamais gênant, constitue sous toutes les latitudes le véritable *bon ton,* le *savoir-vivre,* l'art, l'instinct, le bonheur et la distinction du *gentleman.*

Or, qu'est-ce qu'un *gentleman*?

Les Italiens, livrés au sans-façon de leur vie, ne le connaissent guère, et les Américains ne le connaissent pas encore. Il faut trois générations pour faire un gentilhomme. L'orgueil de la race donne trop souvent aux vieux nobles une supériorité hautaine. Quant au parvenu, c'est le plus sot et le plus impertinent de tous les nobles. Celui qui part de très-bas et qui s'élève tout à coup éprouve, quand il entre dans le monde, une oscillation pénible, autant pour lui que pour les autres, entre son orgueil souffrant et sa timidité invin-

cible. Ce mélange de fierté et d'humilité produit un effet insoutenable.

A Vienne, la race domine presque exclusivement. Dans cette ville de l'étiquette formaliste, l'existence d'un Brummell, homme qui fait régner la mode et que la mode fait régner, est absolument impossible : dans ce monde allemand, avant de prétendre être homme d'esprit et de bon ton, prouvez d'abord le nombre de vos quartiers. Vous ne pénétrerez dans une certaine sphère que si vous datez de Charlemagne. A l'Angleterre appartient d'une manière exclusive le titre de *gentleman*. En France, tout est confondu : *Je suis vilain et très-vilain*, voilà le cri national de la France. A peine les analogues pâlissans du gentleman anglais se retrouvent-ils dans quelques provinces écartées du faubourg Saint-Germain. Si MM. Scribe et de Balzac disent vrai, quiconque peut se procurer calèche, loge aux Italiens, loge à l'opéra, cachemire et fourrures pour sa femme, se place, en France, parmi les hommes comme il faut. Ecoutez un peu ce que M. de Balzac entend par la femme honnête.

— « Une femme honnête, dit-il, est essentiellement mariée.

— » Une femme honnête a moins de quarante ans.

— » Une femme mariée dont on achète les faveurs n'est pas une femme honnête.

— » Une femme mariée qui a une voiture à elle est une femme honnête.

— » Une femme qui fait la cuisine dans son ménage n'est point une femme honnête. Quand un homme a gagné vingt mille livres de rente, sa femme est une femme honnête, quel que soit le genre de commerce auquel il a dû sa fortune.

— » Une femme qui dit une lettre *d'échange* pour une lettre de *change*, *souyer* pour *soulier*, pierre de *lierre* pour pierre de *liais*; qui dit d'un homme : Est-il farce ce monsieur un tel! ne peut jamais être une femme honnête, quelle que soit sa fortune.

— » Une femme honnête doit avoir une existence pécuniaire qui permette à son amant de penser qu'elle ne lui sera jamais à charge d'aucune manière.

— » Une femme logée au troisième étage (les rues de Rivoli et de Castiglione exceptées) n'est pas une femme honnête.

— » La femme d'un banquier est toujours une femme honnête; mais une femme assise dans un comptoir ne peut l'être qu'autant que son mari fait un commerce très-étendu et qu'elle ne loge pas au-dessus de la boutique.

— » Une femme honnête est celle que l'on craint de compromettre.

— » La femme d'un artiste est toujours une honnête femme.

» En appliquant ces principes, continue M. de Balzac, un homme du département de l'Ardèche peut résoudre toutes les difficultés qui se présenteront dans cette matière.

» Pour qu'une femme ne fasse pas elle-même sa cuisine, ait reçu une brillante éducation, ait le sentiment de la coquetterie, ait le droit de passer des heures entières dans un boudoir, couchée sur un divan et vive de la vie de l'ame, il lui faut au moins un revenu de mille écus en province, ou de six mille francs à Paris. »

Il serait imprudent, sans doute, de prendre au pied de la lettre les satiriques facéties dont l'auteur français amuse son public; mais il reste indubitablement prouvé que la possession de la fortune, jointe à un certain degré d'éducation, constitue en France la seule aristocratie. Le *gentilhomme*, produit tout anglais, n'a donc point de réalité en France.

« Voilà de beaux arbres, et qui poussent bien, disait à Voltaire un visiteur de Ferney!

— Je le crois; ils n'ont rien à faire que cela. »

Notre gentilhomme anglais ressemble à ces arbres; le vrai gentilhomme, le gentilhomme *sterling*, le gentilhomme par excellence, ne fait rien. Chaque jour, ce-

pendant, les professions aristocratiques, l'état militaire, la marine, le barreau, la médecine, essaient de franchir la barrière qui depuis long-temps les sépare du royaume orgueilleux et exclusif qu'on appelle *grand monde*. Le chirurgien n'y pénètre que très-difficilement. Le médecin célèbre s'y place, mais non sans avoir à lutter contre certaines répugnances. Le clergé se trouve tout à fait hors de la question. Cet heureux temps n'est plus, même sur le continent, où l'abbé régnait, où le cardinal prenait à la fois ses degrés en politique, en administration, dans les boudoirs et dans les salles de concert.

Rien de plus innocemment piquant et de plus finement gracieux que l'abbé de cour, tel qu'on l'a vu fleurir au dix-huitième siècle. Abbés de Fleury, de Bernis, de Polignac, qu'êtes-vous devenus ? Jamais la civilisation moderne ne vous remplacera.

L'avocat est plutôt dissertateur que causeur; et la bonne, fine, délicate causerie constitue le vrai signe distinctif du gentilhomme. L'avocat trouve partout une cause à défendre, et il ne veut contempler qu'un seul côté de la qnestion. L'abandon, la vivacité, la familiarité, la facilité de saillie, la grace du trait lui manquent. Il est redondant; il monopolise la conversation; il abonde en paroles, Son mérite, comme l'observait fort bien lord Grenville, est de mettre sur le tapis des sujets souvent intéressans: son malheur est de se croire toujours en face du tribunal, des juges, du jury et des témoins. D'ailleurs, comme le sophiste de la Gréce antique, l'avocat a fini par envahir la société moderne; sa faconde nous inonde.

Je ne sais cependant si je ne le préférerais pas à l'*homme d'épée*. « Celui-là, comme le dit très bien Samuel Johnson, est toujours au port d'armes. « La tenue rigoureuse, l'air militaire, le pied à la troisième position, une certaine physionomie disciplinée et disciplinaire séparent l'homme de guerre de nous autres, simples bourgeois. La marque du vrai *comme il faut*, c'est de n'avoir rien d'original, rien de tranché, d'extraordinaire, de ne faire saillie et tache par aucun côté.

Le marin le plus illustre, le plus brave le plus spirituel, a grand'peine à se plier aux lois de la bonne compagnie. Fils d'un monde excentrique, élevé sur un rempart de câbles, bercé dans le hamac, il n'accepte pas sans dégoût et sans dédain la douloureuse nécessité de vivre à terre. Un salon et ses tapis moëlleux l'étonnent et l'épouvantent. J'ai vu l'un de nos meilleurs amiraux descendre de sa voiture à rebours, la tête tournée vers le carrosse et non vers la rue, comme il serait descendu de l'échelle de corde dans la chaloupe. Prenez bien garde, vous qui voulez passer pour gentlemen, à ces gestes caractérisques et révélateurs, qui trahissent vos antécédens. Souvenez-vous de ce pauvre M. Craggs qui, un jours, en quittant la Chambre des communes, monta derrière sa voiture au lieu de monter dedans; tant sa préoccupation était vive, tant les douces habitudes de son premier état avaient laisse de traces dans son esprit.

Quelque chose de plus singulier arriva à un dandy que son élégance fashionable avait fait admettre dans certains salons. On ne savait trop comment il avait ébauché sa vie : un héritage l'avait lancé dans le monde, et on l'avait accepté, grâce à son audace, à son ton résolu, à son admirable assurance, à ses airs de tête et au gros jeu qu'il jouait. Quel fut l'étonnement de ses nouveaux amis, lorsqu'un jour au dessert, en buvant son vin de Champagne, il s'écria : « *Moi, si j'étais gentilhomme, je ....!* » Cet exorde parut extraordinaire; et l'observation se porta d'une façon toute spéciale sur celui qui avait commis cette imprudence. Le lendemain (c'était à la campagne que se passait la scene), on entre dans la salle de billard; notre homme prend une queue, et, machinalement, se place devant le tableau, jambes écartées, crayon blanc à la main,

si naturellement, avec un air d'habitude si consommée, que tout le monde reconnut l'ancien garçon de café. C'en était un.

Le grand défaut de notre époque, c'est l'imitation: qu'une célébrité adopte un costume, vous verrez aussitôt les dandys à la suite copier d'une manière grotesque ce qui n'était qne hasardé, et l'habit destiné à corriger un défaut ou à faire ressortir une perfection, appliqué à tous, donne à tout une nation un air étrange et baroque. Le courtaud de boutique, avec sa mise d'emprunt, se croit aussi fashionable que l'habitué d'Almack, et la mercière, toute guindée avec sa robe de soie à la mode, ne veut rien céder à la plus élégante de nos duchesses. L'élégance et les nobles manières ne s'improvisent pas; elles se transmettent avec le sang; et quoi que fassent nos parvenus, ils n'acquerront jamais le maintien aisé, la démarche fière et gracieuse de ces races privilégiées qui depuis tant de siècles font l'ornement de la viielle Angleterrre.

(*Revue Britann.*)

Modes de Paris.

Ensemble de toilette. *Négligé.* Redingote en mousseline de laine gris cendre, semée de petits bouquets violets et vers brodés en soie, au crochet. Fichu croisé en organdilinon, faisant le jabot par devant, et la collerette tout autour des épaules. Tablier de lévantine puce, garni d'une bande pareille. Pantoufles de velours bordées de martre.

Négligé de ville. Redingote en taffetas belge noir, rayé de rouge. Châle de pou de soie piqué, bordé d'une basse dentelle. Capote de velours gros bleu. Bottines en coutil de laine.

Toilette de ville. Robe en velours épinglé marron vif, fermée en redingote par des pattes alternées, boutonnant l'une dessus, l'autre dessous; col à châle en mousseline brodée au point d'armes, garni de malines. Châle de velours noir, doublé de satin pensée, bordé d'une frange en grosse chenille noire. Chapeau de velours épinglé bleu de ciel, deux plumes pareilles, nouées de de marabouts. Un bracelet en gourmette fermé par un portrait. Bottines de velours. Manchettes pareilles au col.

Négligé du soir. Robe en *moire d'église* noire, demi-montante, à corsage en cœur, garni d'une dentelle noire à tête bouillonnée, dans laquelle passe un ruban de satin jaune. Bonnet de velours garni de dentelle noire et de fleurs de boutons d'or. Bas et souliers noirs. Gants couleur chair.

Toilette habillée du soir. Robe en velours épinglé vert pomme, à queue. Corsage à mantille de dentelle de soie, attachée par un papillon de diamans. Coiffure de papillons, montés sur des tiges flexibles. Collier de diamans. Gants bordés de marabouts. Eventail. Bouquet mêlé.

La *Marquise de Senneterre* est une comédie très-remarquable, pleine d'intérêt et qui ne manque pas de moralité, sous une forme mondaine et piquante. Elle a été bien rendue au théâtre royal. Mme Baptiste, qui joue le rôle de Marion Delorme, a la plus grande part dans son succès.

GRAVURE Nº 657.

BREVETS D'IMPORTATION ET DE PERFECTIONNEMENT.

PATE PECTORALE
DE
REGNAULD AINÉ

PRÉPARÉE ET PERFECTIONNÉE PAR LEGRAS,
RUE AUX CHOUX, N. 35, A BRUXELLES.

Cette pâte, la seule autorisée par le gouvernement, est ordonnée par tous les médecins pour la guérison des rhumes, toux, enrouemens, coqueluches et affections de poitrine. — Dépôts à Bruxelles chez MM. Van Hinsberg, place de la Monnaie. — Decat, rue des Pierres. — Brunin-Labinian, Montagne de la Cour, 5. — Piers, faubourg de Flandre, pharmaciens. — Chez Marchal, rue des Fripiers; Defays, rue de Treurenberg, 18, confiseurs, et dans toutes les villes de la Belgique.